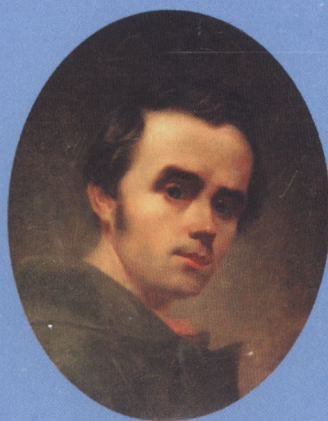


TARAS CHEVTCHENKO

# K O B Z A R

Traduction du premier *Kobzar*, 1840



*M. Wabrensky*

Les Éditions Bleu & Jaune

Les Éditions Bleu & Jaune

K O B Z A R



TARAS CHEVTCHENKO

# K O B Z A R

Traduit de l'ukrainien et annoté par

Darya Clarinard, Justine Horetska,  
Enguerran Massis, Sophie Maillot  
et Tatiana Sirotchouk

Les Éditions Bleu & Jaune  
102, avenue des Champs-Élysées  
PARIS

Titre original :

Тарас Шевченко, *Кобзар*, 1840

© Les Éditions Bleu & Jaune, 2015  
pour la traduction française

[www.editionsbleuetjaune.fr](http://www.editionsbleuetjaune.fr)

ISBN : 979-10-94936-00-9

# AVANT-PROPOS

Taras Chevtchenko (1814-1861), considéré aujourd'hui comme le plus grand poète de langue ukrainienne, a laissé un héritage poétique important, à la fois complexe et étonnamment vivant, réuni sous le titre de *Kobzar*. Le mot «kobzar» signifie un barde itinérant qui accompagne son chant de la kobza, instrument de musique ukrainien à cordes. Omniprésents dans la société ukrainienne au XIX<sup>e</sup> siècle, les kobzars étaient perçus comme les dépositaires de la mémoire du passé glorieux de l'Ukraine. Leur image traverse toute l'œuvre poétique de Taras Chevtchenko, à commencer par le titre. Par ailleurs, lui-même est appelé le grand Kobzar, car le poète d'inspiration romantique devient aussi un



poète engagé qui dénonce la destruction physique et morale de sa patrie et le chantre du sentiment national qui incarne à la perfection les aspirations de l'Ukraine à la liberté. Taras Chevtchenko donne sa cohérence à la conscience nationale ukrainienne, ce qui explique sa popularité au XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi de nos jours, à l'époque des grandes mutations que vit l'Ukraine.

L'œuvre poétique complète de Taras Chevtchenko compte 248 titres et 1 500 pages environ. Mais lorsqu'en 1840 paraît son premier *Kobzar*, il n'a que huit poèmes, à savoir «*Mes pensées*», «*Le kobzar errant*», «*Kateryna*», «*Le peuplier*», «*Une pensée*», «*À Osnovianenko*», «*Ivan Pidkova*» et «*La Nuit de Taras*».

L'histoire de la publication du premier *Kobzar* est particulièrement intéressante, car il existe deux versions de cette première édition, publiées simultanément à Saint-Pétersbourg en 1840. La première version comprend le texte des poèmes avec de nombreux passages retranchés par la censure de l'Empire russe, signalés par des points dans le livre. C'est cette version, dite censurée, qui a été largement diffusée à l'époque. Il semblerait toutefois qu'un certain nombre d'exemplaires échappe à la censure pendant la fabrication du premier *Kobzar* : cette deuxième version, dite non censurée, comporte moins de coupures textuelles et donne un autre sens au premier recueil poétique de Taras Chevtchenko.



On ne connaît rien sur l'histoire de cette version non censurée de *Kobzar*. Tout ce qu'il en reste, c'est l'unique exemplaire qui se trouve aujourd'hui au Département des livres rares et des manuscrits de la Bibliothèque scientifique de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg, comme nous l'a confirmé le directeur du Département, A. Saveliev. Une édition en fac-similé de cet unique exemplaire a été publiée en Ukraine soviétique en 1962.

La traduction du premier *Kobzar* de Taras Chevtchenko que nous proposons aujourd'hui tient compte des deux versions de sa première édition. Ainsi, les passages retranchés par la censure impériale dans la version dite censurée seront signalés, dans notre ouvrage, par un seul astérisque (\*) ; il est à noter que ces mêmes passages n'ont pas été supprimés dans la version dite non censurée. Deux astérisques (\*\*) signaleront les passages censurés dans les deux versions du premier *Kobzar*. Enfin, trois astérisques (\*\*\*) indiqueront le seul passage qui ne figure dans aucune version du premier *Kobzar* et qui a été restitué par la suite. Précisons que l'ensemble des passages censurés de l'œuvre poétique de Taras Chevtchenko a été complètement restitué seulement après 1991, année de la proclamation d'Indépendance de l'Ukraine.

Notre démarche consiste à traduire l'œuvre poétique de Taras Chevtchenko en suivant le rythme des éditions





originales de *Kobzar*. Nous souhaitons ainsi mettre en lumière l'évolution des textes chevchenkiviens dont le nombre augmentait au gré des éditions.

Nous invitons le lecteur à nous accompagner dans cette belle aventure qui débute aujourd'hui, avec la traduction française du premier *Kobzar* du poète ukrainien. Bonne lecture !

Tatiana Sirotchouk, éditrice



K O B Z A R



Mes pensées, ô mes pensées,  
Comme vous me troublez !  
Pourquoi vous couchez-vous sur le papier  
En si tristes rangées ?  
Pourquoi le vent ne vous a-t-il pas dispersées  
Dans la steppe, comme de la poussière ?

Pourquoi le malheur ne vous a-t-il pas bercées  
Comme l'enfant l'est par sa mère ?  
Car c'est le malheur qui, pour se moquer, vous  
a engendrées,  
Les larmes vous ont baignées... Pourquoi ne  
vous ont-elles pas dissipées,  
Portées à la mer, diluées dans la terre ?  
Les gens ne me demanderaient pas ce qui me  
fait souffrir,  
Ni pour quelle raison je maudis mon avenir,  
Ni pourquoi je languis dans ce monde. —  
« Rien à faire »,  
Pour se moquer, ils ne le diraient pas...

Ô mes fleurs, mes enfants !  
Pourquoi vous ai-je donc chéries, pourquoi vous  
ai-je élevées ?  
Existe-t-il sur cette terre un cœur pour vous pleurer  
Comme je l'ai fait ? Je pense avoir deviné...  
Peut-être existe-il une jeune fille  
Au grand cœur, aux yeux foncés,  
Pour pleurer sur ces pensées ?  
Moi, je ne veux plus pleurer..  
Une seule larme de ces yeux foncés  
Et je serais le seigneur des seigneurs !

Mes pensées, ô mes pensées,  
Comme vous me troublez !  
Au nom des yeux foncés  
Et des sourcils noirs,  
Mon cœur s'envolait, riait,  
S'épanchait en paroles.  
Il s'épanchait comme il le pouvait,  
Au nom de nuits sombres,  
D'une cerisaie verdoyante,  
De jeunes filles aimantes...  
Au nom des steppes et des tombes  
Dont l'Ukraine est jonchée,  
Le cœur se déchirait,  
Ne pouvant chanter à l'étranger...  
Ni dans la neige, ni dans les bois,  
Il ne souhaitait convoquer  
Le conseil des Cosaques,  
Munis de sceptres et de *bountchouks*<sup>1</sup>...  
Que les âmes cosaques  
Errent en Ukraine,  
Ce pays immense  
Où, d'un bout à l'autre, règne la joie...  
Comme cette liberté passée,  
Le Dniepr est vaste comme une mer,  
Les steppes s'étendent à perte de vue,  
les rapides grondent,

Et les tombeaux sont des montagnes.  
 Là est née et s'est exaltée  
 La liberté cosaque ;  
 Là elle a ensemencé les prés  
 De *szlachta*<sup>2</sup> et de Tatars.  
 Elle a ensemencé de cadavres les prés,  
 Jusqu'à l'écœurement...  
 Puis elle s'est couchée pour se reposer.  
 Pendant ce temps fut érigée sa tombe,  
 Un aigle noir<sup>3</sup> la surplombe,  
 Il monte la garde.  
 Les kobzars chantent  
 Son histoire aux braves gens,  
 Ils chantent le temps jadis,  
 Ces malheureux aveugles,  
 Ils le font si bien. Quant à moi...  
 Quant à moi, je ne sais que pleurer.  
 Je n'ai que des larmes pour l'Ukraine,  
 Des mots, je n'en ai pas.  
 Et le malheur... Que le diable l'emporte!  
 Qui ne le connaît pas!  
 Surtout celui qui contemple  
 Les gens avec son âme :  
 Pour lui, c'est un enfer dans ce monde  
 Et dans l'autre...

## Mon chagrin

N'invoquera pas mon destin,  
Si j'en ai un.  
Que les malheurs durent longtemps,  
Je les cacherai.  
Ce vil serpent je l'enfouirai  
Près de mon cœur,  
Pour que mes ennemis n'entendent pas  
Ricaner mon malheur...  
Que ma pensée, comme un corbeau,  
Croasse et s'envole,  
Et que mon cœur, comme un rossignol,  
Chante et pleure  
En secret : les gens ne le verront pas  
Et n'en riront pas...  
N'essayez pas mes pleurs !  
Qu'ils coulent et nourrissent  
Cette terre étrangère  
Chaque jour et chaque nuit,  
Jusqu'à ce que les popes m'enterrent<sup>4</sup>  
En couvrant mes yeux de sable étranger...  
C'est ainsi... Mais que faire ?  
Aucune aide ne vient du chagrin.  
Et celui qui envie l'orphelin,  
Mon Dieu, punis-le !



Mes pensées, ô mes pensées,  
Mes fleurs, mes enfants !  
Je vous ai élevées, je vous ai choyées,  
Que faire de vous maintenant ?  
Allez en Ukraine, mes enfants,  
Dans notre Ukraine,  
Comme les orphelins longeant des palis,  
Et moi, je mourrai ici.  
Là-bas vous trouverez un grand cœur  
Et des mots bienveillants,  
Là-bas vous trouverez la vérité,  
Et peut-être même la gloire...

Accueille, ma tendre mère,  
Ô mon Ukraine,  
Mes enfants innocents  
Comme ton propre enfant.

[1840, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Darya Clarinard

# LE KOBZAR ERRANT<sup>5</sup>

À Y. P. Hrebinka<sup>6</sup>



Le vieux kobzar errant, aveugle,  
Qui ne le connaît ?  
Il erre en tous lieux  
Et joue de la kobza<sup>7</sup>.  
Et celui qui joue est connu,  
Les gens le remercient :

Il dissipe leur chagrin,  
 Bien que le monde l'afflige lui-même.  
 Sous une haie, ce pauvre hère  
 Passe ses jours et ses nuits ;  
 Il n'a nulle part où aller.  
 Le mauvais sort se moque  
 De sa tête chenue,  
 Mais peu lui chaut...  
 Il s'assied et chante  
 « Ô pré, ne bruis pas<sup>8</sup> ! »  
 Il chante et se rappelle  
 Qu'il est un orphelin ;  
 Il reste assis sous une haie,  
 Envahi de chagrin.

Tel est le kobzar errant,  
 Vieillard étrange !  
 Il entonne *Tchalyi*<sup>9</sup>, un chant,  
 Puis *La tourterelle*<sup>10</sup>, une chanson.  
 Avec les jeunes filles dans le pré —  
 C'est *Hryts*<sup>11</sup> et *Une printanière*<sup>12</sup> ;  
*Le Serbe*<sup>13</sup> et *La cabaretière*<sup>14</sup> —  
 Avec les gars, après.  
 Avec les hommes mariés, au banquet,  
 Il chante une chanson où une méchante belle-mère

Transforme sa bru en peuplier,  
 Ensuite — *Dans le bosquet*<sup>15</sup>;  
 Au marché — c'est au tour de *Lazare*<sup>16</sup>,  
 Ou bien, pour que les gens le sachent,  
 Il chante, le cœur lourd, avec tristesse,  
 Comment on a détruit la Sitch<sup>17</sup>.  
 Tel est le kobzar errant,  
 Vieillard étrange!  
 Il chante et puis il rit,  
 Et soudain, il éclate en sanglots.

Le souffle léger de la brise  
 Va à travers champs.  
 Le kobzar est assis sur une tombe  
 Et joue de la kobza.  
 La steppe s'étend autour de lui  
 Comme une immense mer bleue:  
 Derrière la tombe il y a une autre tombe,  
 Et d'autres encore, à perte de vue...  
 Le vent fait flotter  
 Sa moustache et ses cheveux blanchis;  
 Puis il se calme et écoute  
 Le vieux kobzar chanter,  
 Son cœur rire, ses yeux aveugles pleurer...  
 Il écoute, puis recommence à souffler...

Le vieil homme s'est caché  
 Dans la steppe, sur une tombe, loin de tous,  
 Afin que le vent disperse ses paroles à travers champs  
 À l'abri de tous, pour écouter la parole de Dieu.  
 C'est son cœur qui désire parler à Dieu,  
 C'est son cœur qui chante la gloire du Seigneur.  
 Sa pensée, elle, vogue sur un nuage au bout du  
 monde.

Elle vole comme un aigle aux ailes bleues, elle plane,  
 Et bat le ciel de ses larges ailes.

Elle se pose sur le soleil pour lui demander

Où il passe ses nuits, où il se lève ;

Elle écoute ce que dit la mer,

Elle demande à la montagne noire : « Pourquoi  
 es-tu muette ? »

Et elle retourne dans le ciel, car le malheur habite  
 la terre,

Parce que là, sur cette vaste étendue, il n'y a  
 aucun recoin

Pour celui qui sait tout, pour celui qui entend tout :  
 Ce que dit la mer, où se couche le soleil.

Dans ce monde personne ne l'accepte ;

Il est seul parmi tous, comme le soleil en haut du ciel,

Les gens le connaissent, car il erre sur la terre.

Mais s'ils apprenaient que lui, solitaire,

Chante sur les tombes, parle à la mer,

Ils se moqueraient bien de la parole divine,  
 Ils le traiteraient de sot, le chasseraient de chez eux.  
 «Qu'il aille au-dessus de la mer!» diraient-ils.  
 Tu fais bien, mon kobzar,  
 Tu fais bien, mon père,  
 D'aller chanter et de parler  
 Sur les tombes!  
 Continue à le faire, mon cher,  
 Tant que ton cœur est vivant!  
 Continue à chanter  
 Loin des gens.  
 Mais pour qu'ils ne te rejettent point,  
 Fais ce qu'ils veulent, mon frère!  
 Le maître a toujours raison,  
 Fais ce qu'il te dit de faire.

Tel est le kobzar errant,  
 Vieillard étrange!  
 Il commence par un chant joyeux  
 Et finit par un chant triste.

[1839, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Sophie Maillot





# KATERYNA

À Vassili Andreïevitch Joukovski  
en souvenir du 22 avril 1838<sup>18</sup>



# I

Éprenez-vous, jeunes filles aux sourcils noirs,  
Mais pas des Moscaux<sup>19</sup>,  
Car les Moscaux sont des étrangers  
Qui vous feront du mal.  
Un Moscaux aime en s'amusant,  
En s'amusant, il quitte ;

Il retourne dans sa Moscovie,  
Et la jeune fille périt...  
S'il n'y avait qu'elle, ce ne serait rien encore,  
Mais sa vieille mère,  
Qui l'a mise au monde de Dieu,  
Doit, elle aussi, périr.  
Le cœur se fige en chantant,  
Car il sait pourquoi ;  
Les gens ne verront pas le cœur,  
Ils diront : « Paresseuse ! »  
Éprenez-vous, jeunes filles aux sourcils noirs,  
Mais pas des Moscats,  
Car les Moscats sont des étrangers  
Qui vous infligent le mal.

Kateryna n'écouta  
Ni son père ni sa mère.  
Elle s'éprit d'un jeune Moscal,  
Comme le lui disait son cœur.  
Elle s'éprit d'un jeune homme,  
Elle le retrouvait dans le jardin,  
Avant qu'elle-même et son destin  
Soient dévastés.  
Sa mère l'appelle pour le dîner,  
Pourtant sa fille l'ignore ;

Elle badine avec le Moscal  
 Et passe la nuit dehors.  
 Plus d'une nuit elle embrassa  
 Ses yeux avec amour,  
 Avant de tomber en disgrâce  
 Auprès de tout le village.  
 Que les gens disent ce qu'ils veulent,  
 Ce qu'ils ont à dire,  
 Elle aime et ne voit pas  
 Que le malheur arrive.  
 La mauvaise nouvelle surgit :  
 Le clairon appela au combat.  
 Le Moscal partit pour la Turquie<sup>20</sup> ;  
 Katroussia<sup>21</sup> couverte<sup>22</sup> se retrouva.  
 Elle ne comprit rien, mais peu importe  
 Que sa natte soit recouverte !  
 Pour son aimé elle aimait chanter,  
 Pour lui elle oubliait même sa perte.  
 Il a promis de revenir,  
 Son bien-aimé aux sourcils noirs,  
 Il l'a promis, s'il reste en vie.  
 Alors Kateryna vivra  
 Elle-même en Moscovie,  
 Son chagrin sera oublié ;  
 Et pour l'instant, les médisants  
 Peuvent faire courir des bruits.

Kateryna ne s'attriste pas !  
 Elle essuie ses pleurs,  
 Et les jeunes filles dans la rue  
 Chantent leurs chansons sans elle.  
 Kateryna ne s'attriste pas :  
 Elle se lave avec ses larmes,  
 Elle prend des seaux et, à minuit,  
 Va les remplir au puits,  
 Loin de ses ennemis.  
 Quand elle arrive au puits,  
 Elle se met sous l'obier<sup>23</sup>  
 Et chante *Hryts*<sup>24</sup>.  
 Elle chante, elle se lamente,  
 À en faire pleurer l'obier.  
 Puis elle part, contente  
 Que personne ne l'ait vue.  
 Kateryna ne s'attriste pas,  
 Elle ne se doute de rien :  
 Un nouveau fichu sur la tête,  
 Elle regarde par la fenêtre.  
 Kateryna regarde...  
 Ainsi six mois s'écoulèrent.  
 Elle a des douleurs au côté  
 Et des haut-le-cœur.  
 Kateryna se trouve fort mal,  
 Elle peut à peine respirer...

Puis elle s'en remet et, près du poêle,  
 Elle berce son bébé.  
 Et les bonnes femmes la calomnient,  
 Les mères se moquent d'elle,  
 Disant à sa mère que les Moscals,  
 En revenant, passent la nuit chez elle :  
 « Ta fille aux sourcils noirs,  
 Ce n'est pas seule qu'elle vit,  
 Elle élève derrière le poêle  
 Un enfant de Moscovie.  
 C'est un bâtard aux sourcils noirs...  
 Lui as-tu appris comment faire ? »  
 Que la misère vous frappe de même,  
 Vous autres les commères,  
 \*\* Comme elle a frappé cette mère  
 \*\* Dont vous méprisez l'enfant.

Kateryna, mon pauvre cœur !  
 Ton malheur est sans fin !  
 Où vas-tu aller sur cette terre  
 Avec ton petit orphelin ?  
 Qui va t'accueillir, te parler  
 Sans ton bien-aimé, parmi les gens ?  
 Père, mère sont comme des étrangers,  
 Vivre avec eux est affligeant !



Kateryna s'est rétablie ;  
Elle regarde la rue sans cesse,  
Assise à une fenêtre,  
Avec son fils qu'elle berce.  
Elle regarde, mais personne ne vient...  
Reviendra-t-il un jour ?  
Elle irait bien pleurer au jardin,  
Mais les gens l'épient toujours.  
Seulement quand le soleil se couche,  
Kateryna va au jardin,  
Elle porte son enfant dans les bras  
Et son regard vagabonde :  
« Le soir, après ses exercices,  
Je l'attendais, je lui parlais ici,  
Et là-bas... là-bas... Ô mon fils ! »  
Mais elle n'a pu le dire.

Dans le jardin verdoyant  
De cerisiers, de griottiers,  
Comme elle le faisait dans le temps,  
Kateryna sort se promener.  
Elle sort, mais ne chante pas  
Comme elle chantait auparavant,  
En attendant son jeune Moscal  
Dans la cerisaie, au couchant.

La fille aux sourcils noirs ne chante plus,  
Elle maudit son destin.  
Pendant ce temps ses ennemis  
Arrivent sûrement à leurs fins :  
Ils forgent des calomnies.  
Mais que pourrait-elle faire ?  
S'il était là, son bien-aimé,  
Il saurait les faire taire...  
Mais l'aimé aux sourcils noirs  
Est loin, il n'entend ni ne voit  
Que ses ennemis se moquent d'elle,  
Que Katroussia, esseulée, pleure.  
Peut-être l'aimé fut-il tué  
Au-delà du Danube silencieux ;  
Peut-être est-il, en Moscovie,  
D'une autre amoureux !  
Non, il n'est pas mort, son aimé,  
Il est sauf, bien vivant...  
Pourrait-il trouver ailleurs  
De tels yeux et sourcils noirs ?  
Au bout du monde, en Moscovie,  
Dans ce pays d'outre-mer,  
Kateryna n'est pas avec lui ;  
Mais la chercher, il en est loin !  
La mère a donné à sa fille  
Des sourcils et des yeux noirs,

Mais elle n'a su lui donner  
Ni le bonheur, ni la joie.  
Un beau visage sans destinée  
Est comme une fleur dans les champs :  
Brûlée par le soleil, agitée par le vent,  
Cueillie par tout passant.  
Baigne donc ton jeune visage  
De tes larmes sans fin,  
Car les Moscals sont revenus  
Chez eux par d'autres chemins.



## II

Le père, assis en bout de table,  
Est sur ses mains penché ;  
Indifférent à tout,  
Il est fort affligé.  
La vieille mère est près de lui,  
Assise sur un petit banc,

Et, à travers ses larmes,  
Elle dit à son enfant :  
«Alors, un mariage, ma fille chérie ?  
Mais où est ton promis ?  
Où sont les jeunes filles d'honneur,  
Les marieurs, les amis ?  
En Moscovie ! Maintenant,  
Va les chercher, ma fille chérie,  
Et ne dis pas aux honnêtes gens  
Que tu as une mère.  
Maudite soit l'heure où tu es née !  
Si j'avais pu le deviner,  
Je t'aurais noyée  
Avant que le soleil soit levé,  
Une vipère t'aurait ignorée,  
Maintenant, c'est un Moscal...  
Ô ma fille, ô ma fille chérie,  
Ma petite fleur rose pâle !  
Comme une petite baie, un oiselet  
Je t'ai choyée, élevée  
Pour mon malheur... Ma fille chérie,  
Mais que nous as-tu fait ?  
Quelle ingratitude ! Va à Moscou,  
Va donc chercher ta belle-mère.  
Tu ne m'as pas écoutée,  
Va chez elle et écoute-la désormais.

Va, ma chérie, trouve-la,  
 Trouve-la et honore-la,  
 Sois heureuse avec ces étrangers,  
 Chez nous, ne reviens pas !  
 Ne reviens pas, mon enfant,  
 De ce pays lointain...  
 Mais qui sans toi m'enterrera  
 Quand viendra ma fin ?  
 Qui sur moi pleurera  
 Comme ma propre enfant ?  
 Qui sur ma tombe plantera  
 Un obier écarlate ?  
 Qui, sinon toi, pourra prier  
 Pour mon âme égarée ?  
 Ô ma fille, ma fille chérie,  
 Ô mon enfant !  
 Va-t'en... »

Elle la bénit tout bas :

« Que Dieu soit avec toi ! »  
 Et aussitôt, comme morte,  
 Par terre elle s'effondra...  
 Le vieux père dit alors :  
 « Qu'attends-tu, malheureuse ? »  
 Kateryna, toute en sanglots,  
 À ses pieds se jeta :  
 « Pardonne-moi, mon cher père,

Pour ce que j'ai commis !  
Pardonne-moi, mon père chéri,  
Ô mon père bien-aimé ! »  
« C'est à Dieu de te pardonner  
Et aussi aux bonnes gens ;  
Prie Dieu seul et va-t'en,  
J'en serai soulagé. »

Elle se leva avec peine, s'inclina,  
Et s'en alla en silence ;  
Comme des orphelins restèrent  
Son vieux père et sa mère.  
Elle alla à la cerisaie,  
Adressa à Dieu une prière,  
Sous un cerisier prit de la terre,  
En posa sur sa croix  
Et dit : « Je ne reviendrai pas !  
Dans un pays lointain  
Des étrangers me mettront  
Dans une terre étrangère ;  
Un peu de ma terre  
Me couvrira et contera  
Mon destin, mon malheur  
À des gens étrangers...  
Ne dis rien, ma terre natale,  
Où que je sois enterrée !

Que les gens ne se moquent pas  
De mon âme égarée.  
Tu ne diras pas... Lui dira  
Que je suis sa mère!  
Ô mon Dieu! Mon malheur!  
Où me cacher? Que faire?  
Sous l'eau, mon enfant,  
J'irai seule me cacher,  
Tu erreras ici-bas  
Pour expier mon péché,  
Toi, l'orphelin! toi, le bâtard!»

### Kateryna

Traversa le village en pleurant,  
Un fichu sur la tête,  
Son enfant dans les bras.  
Loin de son village, le cœur serré,  
Elle se retourna,  
Secoua la tête, poussa des cris  
Et se lamenta.  
Comme un peuplier, près du chemin,  
Elle demeura en plein champ;  
Ses larmes, comme la rosée du matin,  
Se mirent à couler lentement.  
Derrière ses larmes, ses larmes amères,



Elle ne voyait plus rien ;  
 Elle serrait seulement son fils contre elle,  
 Elle l'embrassait et pleurait.  
 Et lui, comme un petit ange,  
 Ne se doutait de rien ;  
 De ses minuscules mains  
 Toujours il cherchait son sein.  
 Au couchant du soleil, sur la chânaie  
 Le ciel rougeoyait ;  
 Ses larmes séchées, elle se tourna...  
 Et disparut au loin.  
 Au village, les gens en parlèrent  
 Encore longtemps après,  
 Mais ces propos n'atteignaient plus  
 Ni son père ni sa mère...

Voilà ce que dans ce monde  
 Les gens font aux gens !  
 Ils enchaînent l'un, démembrerent un autre,  
 L'autre se perd lui-même...  
 Mais pourquoi ? Dieu seul le sait.  
 Immense est l'univers,  
 Mais il n'y a aucun refuge  
 Pour une âme solitaire.  
 À l'un la fortune a offert

Des terres démesurées,  
 À l'autre, seulement un bout de terre  
 Pour y être enterré.  
 Où sont ces gens, ces honnêtes gens  
 Que le cœur cherchait tant  
 Pour vivre et aimer ?  
 Ils disparurent, avec le temps !

La destinée est de ce monde,  
 Mais qui l'a croisée ?  
 La liberté est de ce monde,  
 Mais qui en a usé ?  
 Il y en a dans ce monde  
 Qui brillent d'or et d'argent,  
 Qui vivent en maîtres du monde ;  
 La bonne fortune les fuit pourtant.  
 Ils ne sont ni libres, ni heureux !  
 D'un air triste et malheureux  
 Ils exhibent leurs riches manteaux,  
 Mais pleurer pour eux est honteux.  
 Prenez tout l'argent et tout l'or  
 Et vivez dans l'abondance,  
 Moi, je prendrai les larmes  
 Pour déverser ma souffrance.  
 J'inonderai le malheur

De pleurs non retenus,  
Je piétinerai l'oppression  
De mes pieds nus !  
Je serai alors heureux,  
J'aurai une vie prospère,  
Quand mon cœur malheureux  
Sera libre comme l'air.



### III

Les hiboux crient, la chênaie rêve  
Sous les étoiles brillantes,  
Près du chemin, des zisels errent  
Au milieu des amarantes.  
Les braves gens se reposent  
Chacun de ses soucis :

Le bonheur de l'un, les larmes de l'autre,  
Tout est absorbé par la nuit.  
Elle les couvre tous, l'obscurité,  
Comme une mère ses enfants ;  
Où Katroussia est-elle abritée,  
Dans une forêt ou sous un toit ?  
Dans un champ, sous une meule de foin  
Amuse-t-elle son enfant ?  
Dans une chênaie, sous un rondin,  
Se cache-t-elle du loup méchant ?  
Que Dieu nous garde de cette beauté  
Et de ces sourcils noirs,  
S'il faut subir tant de misères  
Pour les avoir !  
Et plus loin, qu'est-ce qui l'attend  
Sur son chemin sans fin ?  
Des étrangers, des sables mouvants,  
Des malheurs et des chagrins ;  
Il y aura un hiver violent...  
Mais lui, accueillera-t-il  
Sa Kateryna, son enfant ?  
Les reconnaîtra-t-il ?  
Près de lui, elle pourrait oublier  
Chemins, sables, malheurs.  
Il va l'honorer comme une mère,  
Lui parler comme un frère...

On verra bien... En attendant,  
J'ai un instant de répit,  
Je demanderai entre-temps  
Le chemin vers la Moscovie.  
Ce chemin est long, mes chers frères,  
Je le connais, ô combien !  
Le froid s'empare de mon cœur  
Quand je m'en ressouviens.  
Je l'ai sillonné dans le temps,  
Je m'en serais bien passé !  
Si je racontais ces tourments,  
Qui donc me croirait ?  
Les gens diraient : « Ce vaurien ment ! »  
(Bien sûr, pas dans les yeux.)  
« Il sort ces contes fallacieux  
Pour embêter les gens. »  
Vous avez raison, mes braves gens !  
À quoi bon écouter  
Ce que je raconte en pleurant  
Et mes pensées agitées ?  
À quoi bon le savoir ?  
Chacun a ses propres tourments...  
Les miens, laissons-les choir !  
Donnez-moi en attendant  
Un briquet, du tabac,  
Pour oublier tous les chagrins,

Au lieu de parler du malheur  
 Qui fera faire de mauvais rêves.  
 Au diable tout le malheur !  
 J'ai autre chose à faire :  
 Ma Kateryna et son fils,  
 Je retourne là où ils errent.

Loin du Dniepr, loin de Kiev,  
 Près d'un bosquet ombreux,  
 Des *tchoumaks*<sup>25</sup> marchent sur le chemin  
 Et chantent *Le Hibou*<sup>26</sup>.  
 À leur rencontre, une femme chemine,  
 Elle rentre peut-être d'un pèlerinage.  
 Pourquoi fait-elle triste mine ?  
 Pourquoi ses yeux s'embuent-ils ?  
 Sa robe de bure est rapiécée,  
 Elle avance avec un bâton,  
 En portant une besace sur son dos ;  
 Dans ses bras un enfant dort.  
 Voici les *tchoumaks* ; en les croisant  
 Elle couvre l'enfant et dit :  
 « S'il vous plaît, honnêtes gens,  
 Où est le chemin vers la Moscovie ? »  
 — « Vers la Moscovie ? Suis celui-ci.  
 Pauvre fille, où vas-tu ? »

— «À Moscou même. Au nom du Christ,  
Pour la route, donnez-moi un sou!»

Elle saisit la pièce en tremblant :

C'est difficile à faire !

Et à quoi bon ? Mais l'enfant ?

Elle est quand même sa mère !

En pleurant, elle poursuit

Vers Brovary<sup>27</sup> son itinéraire,

Acheta à son fils un biscuit

Avec la pièce au goût amer.

La pauvre marcha très longtemps,

En demandant son chemin ;

Parfois elle dormait sous une haie

Avec son fils, jusqu'au matin...

Avoir de jolis yeux noirs, voici à quoi cela sert :

À verser des larmes sous une haie étrangère !

Alors, prenez garde, jeunes filles, pour ne pas avoir

À vous repentir et à chercher un Moscal,

À chercher un Moscal, comme Katria<sup>28</sup> le fait...

À vous demander pourquoi les gens vous

injurient,

Pourquoi ils ne vous laissent pas entrer pour la nuit.

Ne vous le demandez pas, jeunes filles,

Car les gens l'ignorent eux-mêmes ;



Si Dieu a puni quelqu'un,  
Les gens feront de même...  
Tel un roseau, l'être humain  
Se plie à tous les vents.  
Le soleil brille pour l'orphelin  
(Il brille, mais ne le réchauffe pas).  
Les gens auraient bien recouvert  
Le soleil, ils l'auraient voilé,  
Pour qu'il ne sèche pas les pleurs  
De cette âme esseulée.  
Mais pourquoi, ô mon Dieu ?  
Pourquoi ce monde est-il tourment ?  
Que leur a-t-elle fait, à eux ?  
Que lui veulent tant les gens ?  
La voir pleurer ! Mon cœur !  
Kateryna, ne pleure pas,  
Ne montre pas aux gens tes pleurs,  
Souffre en silence jusqu'au trépas.  
Pour que ton visage ne se fane pas,  
Ni tes sourcils noirs,  
Dans la forêt épaisse à l'aube  
Arrose-les de tes larmes.  
Tu pleureras, nul ne le verra,  
Nul n'en rira alors ;  
Ton petit cœur se reposera  
Tant que les larmes couleront.



Elle s'élance à leur rencontre :  
 « Mon Ivan, mon beau brun, est-il là ? »  
 Mais eux lui répondent :  
 « Nous ne savons pas. »  
 Et forcément, comme des Moscals,  
 Ils se mettent à se moquer :  
 « Ah, quelle femme naïve ! Ah, nos gars  
 Savent enjôler n'importe qui ! »  
 Kateryna les regarda :  
 « Je vois que vous êtes très humains !  
 Ne pleure pas, mon fils, mon chagrin !  
 Ce qui doit arriver arrivera.  
 Je continue, j'ai marché tant...  
 Peut-être le trouverai-je encore ;  
 Je te confierai, mon enfant,  
 Et puis je me donnerai la mort. »

Déchaînée à travers champs,  
 La tempête gronde et fait rage ;  
 Katria au milieu des champs  
 Donne libre cours à ses larmes.  
 La tempête de neige s'essoufflant  
 Pousse un dernier cri et se calme ;  
 Kateryna pleurerait autant,  
 Mais elle n'a plus de larmes.

Elle regarda son enfant :  
De ses larmes arrosé,  
Il était comme une menue fleur rouge  
À l'aube sous la rosée.  
Kateryna eut un sourire,  
Un sourire grave et amer,  
Comme si un serpent noir  
S'enroulait autour de son cœur.  
En silence, regardant alentour,  
Elle vit un bois obscur ;  
À l'orée du bois, près de la route,  
Elle aperçut une cabane.  
« Mon fils, le crépuscule descend.  
Peut-être y serons-nous accueillis,  
À la belle étoile, autrement,  
Nous passerons la nuit.  
Près de la cabane nous dormirons,  
Mon fils, mon Ivan chéri !  
Mais où dormiras-tu, dès lors  
Que je ne serai plus en vie ?  
Dehors, avec des chiens,  
Mon fils chéri, tu vas vivre !  
Ils sont méchants, ils peuvent mordre,  
Mais ils ne parleront pas.  
Ils ne pourront pas ricaner  
En contant ton malheur. . .

Avec des chiens tu vas traîner...

Ô ma pauvre tête ! Que dois-je faire ?

\*\*\* Un chien orphelin a une triste destinée,  
 \*\*\* Il entend parfois un mot gentil sur cette terre ;  
 \*\*\* Il est battu, maudit, et toujours enchaîné,  
 \*\*\* Mais personne ne cherche à se moquer de sa  
 mère.

\*\*\* Alors que le petit Ivas<sup>29</sup> sera vite torturé,  
 \*\*\* Les gens n'attendent pas qu'il commence à  
 parler.

\*\*\* Après qui les chiens aboient-ils dans la rue ?

\*\*\* Qui s'assied sous une haie, affamé et nu ?

\*\*\* Qui accompagne les gredins ? Un bâtard hâlé...

\*\*\* Les sourcils noirs sont son unique fortune

\*\*\* Que les gens envieux veulent lui enlever.



## IV

- \*\* Sous la montagne, le long d'une vallée,
- \*\* Comme des vieillards imposants,
- \*\* Se dressent les chênes du temps des hetmans<sup>30</sup>.
- \*\* Au bord d'une digue, les saules sont alignés,
- \*\* La glace emprisonne l'étang,
- \*\* Pour prendre l'eau, il y a une trouée...

\*\* Tel un cerceau flamboyant,  
 \*\* Dans les nuées le soleil rougeoie.  
 \*\* Le vent se lève et, en soufflant,  
 \*\* Il couvre tout d'un voile blanc...  
 \*\* Son hurlement ébranle les bois.

La tempête de neige, en mugissant,  
 Se déchaîne à travers bois ;  
 Telle une mer, le champ blanc  
 Sous la neige poudroie.  
 Le forestier quitte son gîte  
 Pour faire le tour des bois.  
 Vaine tentative ! Le vent s'agite,  
 Rien alentour il ne voit.  
 « Quel temps de chien, quel froid !  
 Au diable la ronde !  
 Mieux vaut rester... Mais qui est là ?  
 D'où vient ici tout ce monde ?  
 Ils battent les bois, ces gens,  
 Comme s'ils accomplissaient une tâche.  
 Oh, Nytychor<sup>31</sup> ! Regarde seulement,  
 Ils sont couverts de gelée blanche ! »  
 — « Quoi, des Moscals ? » — « Où sont les Moscals ? »  
 — « Qu'as-tu donc ? Reprends-toi ! »  
 — « Où sont-ils, mes bien-aimés Moscals ? »

— « Mais regarde, les voilà. »  
 Dehors Kateryna  
 S'élança sans mettre ses habits.  
 « La Moscovie a dû vraiment  
 Absorber son esprit !  
 Car, la nuit, sans arrêt,  
 Elle appelle un Moscal. »  
 À travers souches et congères,  
 Hors d'haleine, elle s'élançe.  
 Elle s'arrête sur le chemin, pieds nus,  
 En essuyant son visage pâle.  
 Voilà qu'apparaissent à sa vue  
 Les Moscals à cheval.  
 « Ô mon destin ! Ô ma souffrance ! »  
 Elle se jette vers eux... À l'avant—  
 Un officier les devance.  
 « Ô mon aimé, mon Ivan !  
 Ô mon cœur bien-aimé ! Dis-moi,  
 Où t'es-tu attardé si longtemps ? »  
 Elle avance... Elle saisit la bride...  
 Il l'a vue, et pourtant  
 Donne de l'éperon à sa monture.  
 « Pourquoi donc t'enfuis-tu ?  
 Ta Kateryna, l'oublies-tu ?  
 Ne la reconnais-tu pas ?  
 Regarde, mon chéri, regarde-moi—



Je suis ta Katroussia,  
 Ta bien-aimée. Mais pourquoi  
 Arraches-tu la bride, dis-moi ? »  
 Il éperonne son cheval pourtant,  
 Comme s'il ne la voyait pas.  
 « Attends, mon chéri, attends !  
 Regarde, je ne pleure pas !  
 Ne me reconnais-tu pas, Ivan ?  
 Ô mon cœur, regarde-moi,  
 Je suis Katroussia, par le Dieu vivant ! »  
 — « Imbécile, lâche-moi<sup>32</sup> !  
 Enlevez cette folle à l'instant<sup>33</sup> ! »  
 — « Ô mon Dieu ! Mon Ivan !  
 Me renies-tu également ?  
 Mais tu m'as fait un serment ! »  
 — « Enlevez-la ! Qu'attendez-vous<sup>34</sup> ? »  
 — « Enlever qui ? Moi ? M'enlever ?  
 Mais pourquoi mon amour ?  
 À qui veux-tu donner  
 Ta Katria qui venait te voir  
 Tous les soirs au jardin,  
 Ta Katria qui, pour toi,  
 A mis au monde cet enfant ?  
 Ô mon père, ô mon frère chéri !  
 Au moins, toi, ne me rejette pas !  
 Je serai là pour te servir... »

Aime le monde entier...  
Aime une autre... J'oublierai  
Que je t'ai tant aimé,  
Que je suis une fille-mère  
Et que je t'ai donné un fils.  
Une fille-mère... Quel déshonneur!  
Voilà pourquoi je péris!  
Rejette-moi, oublie-moi,  
Mais n'abandonne pas ton fils!  
Ne l'abandonneras-tu pas?  
Mon cœur, ne t'enfuis pas de moi...  
Je vais chercher ton enfant.»  
Et, lâchant la bride, elle s'en va.  
Elle court vers la cabane, en ressort  
En lui amenant son fils.  
Démailloté, il est en pleurs,  
Pauvre petit enfant!  
«Le voici, regarde-le, ce petit!  
Où es-tu? Tu t'es caché?  
Enfui! Disparu! Son propre fils,  
Son père vient de l'abandonner!  
Ô mon Dieu! Ô mon fils!  
Où irons-nous maintenant?  
Mes Moscals! Mes Moscals bien-aimés!  
Emmenez avec vous l'enfant;  
Ne le repoussez pas, braves gens,

Ce petit orphelin ;  
 Prenez-le et donnez l'enfant  
 À votre capitaine.  
 Prenez-le... sinon je l'abandonne  
 Comme son père l'a fait.  
 Que le malheur le poursuive partout  
 Pour tous ses méfaits !  
 Par le péché, dans ce monde,  
 Ta mère t'a donné la vie ;  
 Grandis, blâmé par tout le monde ! »  
 Et, sur le chemin, elle le posa.  
 « C'est à toi de chercher ton père maintenant,  
 Moi, je l'ai assez cherché. »  
 Et elle s'enfuit, comme une possédée,  
 Dans les bois ! L'enfant ainsi délaissé  
 Pleure, le pauvre... Mais les Moscals,  
 Indifférents, poursuivent leur chemin.  
 Ce n'est peut-être pas plus mal !  
 Hélas, les forestiers l'ont entendu pleurer.

Katriá, pieds nus, cheveux au vent,  
 Court dans les bois et crie ;  
 Tantôt elle maudit son Ivan,  
 Tantôt elle pleure et prie.  
 Elle se retrouve à l'orée,

Regardant autour d'elle.  
 Puis elle court et, désespérée,  
 Entre dans un étang.  
 «Ô Seigneur, reçois ma pauvre âme,  
 Et toi, étang, mon corps!»  
 Et elle s'enfonce dans l'eau! Sous la glace,  
 Un grondement résonna partout.

Kateryna aux sourcils noirs  
 Trouva ce qu'elle cherchait.  
 Sur l'étang souffla un vent froid,  
 Balayant toute trace d'elle.

Ce n'est jamais un vent violent  
 Qui déracine un chêne.  
 Ce n'est pas le pire des malheurs  
 Quand une mère s'éteint.  
 Les enfants qui l'enterrent,  
 Ne sont pas orphelins :  
 Sur sa tombe ils répandent des pleurs,  
 Sa bonne renommée leur revient.  
 Si les gens couvrent d'opprobre  
 Un pareil petit orphelin,  
 Son cœur le mène sur la tombe

Pour pleurer son chagrin.  
Mais que reste-il dans ce monde  
À cet enfant esseulé?  
Son père n'a pas voulu le voir  
Et sa mère l'a renié.  
Que reste-il à ce bâtard?  
Qui parlera à son cœur?  
Point de famille, point de toit;  
Chemins, sables, malheurs...  
Un visage noble, des sourcils noirs...  
Pour quoi? Pour qu'on le reconnaisse!  
Bien dessinés pour être bien vus...  
Pourvu qu'ils disparaissent!



## V

Un kobzar qui va à Kiev  
Prend un peu de repos.  
Avec lui, portant des besaces,  
S'arrête son compagnon,  
Un tout jeune enfant. Somnolant  
Au soleil, il profite du répit.

Le vieux kobzar, pendant ce temps,  
 Fredonne son *Jésus-Christ*.  
 Chaque passant s'arrête et donne  
 Un craquelin ou de l'argent ;  
 Certains le donnent au vieil homme,  
 Les jeunes filles à l'enfant.  
 Elles ont grand pitié de le voir :  
 Pieds nus, mal vêtu, quelle misère !  
 « Sa mère, en lui donnant des sourcils noirs,  
 A oublié le bonheur ! »

Sur la route de Kiev roule  
 Une berline à six chevaux.  
 Une dame, un seigneur sont dedans  
 Avec leurs enfants.  
 Le coche passe devant les mendiants,  
 Les couvrant de poussière.  
 Ivas accourt, apercevant  
 Un signe de l'intérieur.  
 La dame, lui donnant de l'argent,  
 Regarde Ivas, tout étonnée.  
 Le seigneur, voyant l'enfant,  
 Se détourne... Il le reconnaît !  
 Il a reconnu, le méchant,  
 Les yeux et les sourcils noirs...

Le père a reconnu son enfant,  
Mais il ne veut ni le prendre ni le voir.  
La dame lui demande son prénom.  
«Ivas.»—«Comme il est charmant<sup>35</sup>!»  
La berline repart en couvrant  
Le petit Ivas de poussière...  
Ils comptèrent leur maigre aumône  
Et se levèrent, pauvres hères.  
Ils dirent une prière avant l'aube,  
Se mirent en chemin et s'en allèrent.

[1838-1839, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Tatiana Sirotchouk





# LE PEUPLIER

À P. S. Petrovskaïa<sup>36</sup>



Parmi les chênes, le vent est cinglant,  
Il se promène à travers champs.  
Au bord du chemin, se dresse un peuplier  
Qu'un souffle de vent fait ployer.  
Une belle allure, un riche feuillage,  
Il verdoie vainement.

Tout autour le champ s'étend,  
 Comme une immense mer bleue.  
 Un *tchoumak*<sup>37</sup> marche et l'observe,  
 Tête penchée.  
 Le matin, un berger, une flûte à la main,  
 S'assied sur une tombe.  
 Il regarde le peuplier, le cœur serré :  
 Tout autour, pas un brin d'herbe ;  
 Comme un orphelin esseulé,  
 Il se meurt à l'étranger !

Qui l'a fait pousser, si souple et si fin,  
 Pour périr dans la steppe ?  
 Attendez, je vais tout vous raconter.  
 Jeunes filles, écoutez !

Une jeune fille aux sourcils noirs  
 D'un beau Cosaque s'éprit.  
 Elle l'aima, ne le retint pas,  
 Il s'en alla et périt...  
 Si elle avait su qu'il l'abandonnerait,  
 Elle ne l'aurait pas aimé ;  
 Si elle avait su qu'il succomberait,  
 Elle l'aurait fait rester ;

Si elle avait su, elle ne serait pas sortie  
 Chercher de l'eau si tardivement,  
 Et ne serait pas restée jusqu'à minuit  
 Sous le saule avec son amant.  
 Si elle avait su!

### Savoir avant l'heure

Ce qui nous attend sur terre  
 Est un grand malheur...  
 Ne cherchez pas, jeunes filles!  
 Ne questionnez pas votre destin!  
 Seul le cœur  
 Sait qui aimer. Qu'il s'émeuve  
 Avant que vous soyez enterrées.  
 Car, jeunes filles aux sourcils noirs, ce ne sera  
 pas long!

Vos beaux yeux foncés,  
 Votre blancheur rosée,  
 Jeunes filles, disparaîtront!  
 Ils dureront jusqu'à midi, puis se flétriront,  
 Et vos sourcils terniront.  
 Alors vivez et aimez  
 Comme votre cœur le dicte.  
 Le rossignol se met à gazouiller  
 Sur un obier, dans le pré ;

Un Cosaque se met à chanter,  
Chemin faisant, dans la vallée.  
Il finit sa chanson,  
Quand sort de la maison  
La jeune fille aux sourcils noirs.  
Il lui demande si sa mère ne l'a pas battue.  
Puis ils s'embrasseront  
Au chant du rossignol ;  
Ils l'écouteront et se sépareront,  
Heureux, chacun de son côté...  
Personne n'a rien vu,  
Personne ne demandera :  
« Qu'as-tu fait, où étais-tu ? »  
Elle seule le sait...  
Elle s'en est éprise, elle l'a aimé,  
Son cœur s'est inquiété :  
Le malheur s'en est emparé,  
Mais il ne savait pas parler.  
Le cœur n'a rien dit. Restée seule,  
Nuit et jour, elle se lamente  
Comme une colombe, sans son amant,  
Mais personne ne l'entend...

Au bord de l'eau, dans le pré,  
Le rossignol ne gazouille plus,

La jeune fille aux sourcils noirs,  
 Sous le saule, ne chante plus,  
 Pas une chanson, elle vagabonde,  
 Comme orpheline en ce monde :  
 Sans son bien-aimé,  
 Père et mère sont étrangers,  
 Sans son amant, le soleil et sa lueur  
 Semblent être des ennemis moqueurs.  
 Sans son amant, son monde est mort...  
 Mais son cœur bat encore.

Un an passe, puis deux —  
 Pas de Cosaque.  
 Elle se fane comme une fleur.  
 Sa mère ne demande pas :  
 «Ma fille, pourquoi te lamentes-tu?»  
 Sa mère ne le lui demande plus,  
 Car elle veut la marier  
 À un homme riche et âgé.  
 «Va, ma fille, dit la mère,  
 Ne gâche pas ta jeunesse!  
 Il est riche et solitaire  
 Tu seras comme une reine.»  
 — «Je ne veux pas être reine,  
 Mère, je ne veux pas l'épouser!



Mettez-moi dans la tombe  
 Avec les serviettes que j'ai brodées.  
 Que les popes chantent,  
 Que mes amies se lamentent,  
 Je préfère être enterrée  
 Que d'avoir à le regarder.»

C'était sans compter sur sa vieille mère,  
 Qui usa de son savoir-faire.  
 La jeune fille aux sourcils noirs la regardait,  
 En silence, elle se consumait.  
 Une nuit, elle alla chez la voyante,  
 Pour connaître son avenir,  
 Et savoir si sa vie de solitude et son attente  
 Dureraient longtemps...  
 «Ma toute bonne, ma grand-mère,  
 Mon cœur, ma petite mère,  
 Dis-moi toute la vérité!  
 Où est l'amour de mon cœur?  
 Est-il vivant, m'aime-t-il toujours?  
 M'a-t-il oubliée, m'a-t-il quittée?  
 Dis-moi donc où se trouve mon amour?  
 J'irai jusqu'au bout du monde pour le trouver!  
 Ma toute bonne, ma grand-mère!  
 Dis-le-moi si tu sais...

Car ma mère veut me marier  
 À un vieil homme contre mon gré.  
 Ma grand-mère, à l'aimer  
 Mon cœur ne peut être forcé.  
 Si je le pouvais, j'irais me noyer,  
 Mais j'ai pitié de mon âme...  
 Si mon bien-aimé n'est plus,  
 Alors fais ce qu'il faut, ma toute bonne!  
 Que je ne revienne plus...  
 C'est trop pénible, je n'en peux plus!  
 Le barbon m'attend là-bas avec des marieurs...  
 Prédis-moi donc mon avenir.»  
 — «Très bien, ma fille! Repose-toi,  
 Je vais te dire ton avenir<sup>38</sup>...  
 Moi aussi, j'ai été une jeune fille,  
 J'ai vécu ce même chagrin.  
 C'est fini et j'ai beaucoup appris,  
 J'aide les autres maintenant.  
 Ma fille, ton destin,  
 Je le connais depuis deux ans,  
 Et c'est à ce moment-là  
 Que j'ai préparé un philtre.»  
 La vieille partit et sortit  
 Une sorte de fiole noirâtre.  
 «Voilà, pour toi, ce charme.  
 Va jusqu'au puits

Avant que les coqs ne chantent.  
Lave-toi avec de l'eau,  
Bois un peu de cette potion,  
Cela soignera tes maux.  
Bois et cours très vite.  
Peu importe les cris, ne te retourne pas  
Jusqu'à ce que tu arrives  
À l'endroit de vos adieux.  
Alors, repose-toi un peu.  
Quand la lune sera au plus haut,  
Bois encore. S'il n'est pas là,  
Il faut boire une nouvelle fois.  
À la première gorgée,  
Tu retrouveras ta beauté passée ;  
À la deuxième, au milieu de la steppe,  
Un cheval tapera de son sabot.  
Si ton Cosaque est en vie,  
Alors il viendra aussitôt...  
À la troisième, ma fille !  
Ne me demande pas ce qu'il adviendra...  
Et surtout, ne te signe pas,  
Sinon tout tombera à l'eau...  
Maintenant va, va-t'en  
Retrouver ton apparence d'antan.»  
Elle prit la potion et s'inclina :  
«Merci, grand-mère!»

Elle sortit. Fallait-il y aller ou non ?  
 « Non ! Je ne reviendrai pas ! »  
 Elle partit... Une fois lavée, elle but,  
 Puis elle courut et s'arrêta,  
 Elle prit la deuxième gorgée et la troisième,  
 Et, comme, endormie, elle chanta<sup>39</sup> :

« Nage, mon petit cygne, nage  
 Par la mer bleue !  
 Pousse, mon peuplier, pousse  
 Vers le haut, tout en haut !  
 Grand et souple, pousse  
 Jusqu'aux nuages,  
 Demande à Dieu si, un jour,  
 Je trouverai l'amour.  
 Grandis, pousse et regarde  
 Au-delà de la mer bleue :  
 Sur l'autre rive est mon destin,  
 Sur celle-ci est mon chagrin.  
 Quelque part, mon bien-aimé  
 Se promène et chante,  
 Tandis que je pleure, que ma jeunesse se meurt  
 Et que je l'attends.  
 Dis-lui, mon cœur !  
 Que les gens rient,

Dis-lui que je vais mourir  
S'il ne vient pas !  
Ma propre mère  
Veut me mettre en terre...  
Mais qui prendra soin d'elle,  
Qui s'en occupera ?  
Qui s'en inquiétera, qui lui parlera  
Pendant sa vieillesse, qui l'aidera ?  
Ma mère ! Mon destin !  
Ô mon Dieu, mon Seigneur !

Mon peuplier, regarde là-bas !  
S'il n'y est pas, tu pleureras,  
Avant le lever du soleil, très tôt,  
Pour que personne ne te voie...

Pousse donc, mon cher peuplier,  
Vers le haut, tout en haut ;  
Nage, mon petit cygne, nage !  
Par la mer bleue. »

La jeune fille aux sourcils noirs  
Chanta ainsi dans la steppe...

La potion fit un miracle :  
Elle devint un peuplier.  
Elle ne revint pas chez elle,  
Elle resta solitaire —  
Et le peuplier, très fin, poussa  
Jusqu'aux nuages<sup>40</sup>.

Parmi les chênes, le vent est cinglant,  
Il se promène à travers champs.  
Au bord du chemin, se dresse un peuplier  
Qu'un souffle de vent fait ployer.

[1839, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Darya Clarinard



UNE PENSÉE





Pour quoi mes sourcils noirs,  
Pour quoi mes yeux bruns,  
Pour quoi ces années de jeunesse  
Heureuses, de jeune fille ?  
Les années de ma jeunesse  
En vain disparaissent,

Mes yeux pleurent, mes sourcils noirs  
Ternissent sous le vent.  
Mon cœur se fige, se lasse du monde,  
Tel un oiseau sans liberté.  
À quoi me sert donc ma beauté  
Si je n'ai pas de destinée ?  
Difficile pour moi, orpheline,  
De vivre dans ce monde ;  
Les miens sont comme des étrangers,  
Personne avec qui m'amuser<sup>41</sup> ;  
Personne pour me demander  
Pourquoi pleurent mes yeux ;  
Personne à qui raconter  
Ce que mon cœur désire,  
Pourquoi le cœur, comme une colombe,  
Roucoule jour et nuit ;  
Personne ne le lui demande,  
Ni ne sait, ni n'entend.  
Les étrangers ne lui demanderont pas,  
Et puis, à quoi bon demander ?  
Que l'orpheline pleure,  
Qu'elle gaspille ses années !  
Pleure donc, mon cœur, pleurez, mes yeux,  
Jusqu'à ce que vous vous endormiez,  
Plus fort, avec plus de plaintes,  
Pour que les vents les entendent.

Pour que les vents violents les emportent,  
Par-delà la mer bleue,  
Au cruel infidèle,  
Pour son plus grand malheur.

[1838, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Justine Horetska

**À OSNOVIANENKO<sup>42</sup>**



Les rapides grondent ; la lune se lève,  
Comme elle s'est toujours levée...  
Plus de Sitch<sup>43</sup>, il n'est plus, celui  
Qui sur tout régnait!  
Plus de Sitch ; les roseaux  
Interrogent le Dniepr<sup>44</sup> :

«Où sont passés nos enfants ?  
 Où sont-ils partis ?»  
 La mouette gémit en vol,  
 Comme si elle pleurait nos enfants.  
 Le soleil cogne, le vent souffle  
 Sur la steppe des Cosaques.  
 La steppe est recouverte de tombes  
 Qui se tiennent là, attristées,  
 Interrogeant le vent déchaîné :  
 «Où les nôtres sont-ils maîtres ?  
 Où sont-ils maîtres, où festoient-ils ?  
 Où êtes-vous donc passés ?  
 Revenez ! Regardez —  
 Les blés se sont inclinés,  
 Là où paissaient vos montures,  
 Où bruissaient les plumets,  
 Où le sang des Polonais et des Tatars  
 Coulait en une mer écarlate...  
 Revenez !»

— \* «Ils ne reviendront pas !

- \* Dit en s'agitant la mer azur. —
- \* Ils ne reviendront pas,
- \* Ils ont péri pour toujours !»
- \* La mer dit juste, l'azur dit juste !
- \* Leur destin est ainsi :



\* Ceux que l'on espérait tant ne reviendront pas.  
 \* La liberté ne reviendra pas.  
 \* La cosaquerie ne reviendra pas<sup>45</sup>.  
 \* Les hetmans ne se lèveront pas,  
 \* L'Ukraine ne se couvrira pas  
 \* De leurs manteaux écarlates.  
 \* Dépenaillée, orpheline,  
 \* Elle pleure au-dessus du Dniepr<sup>46</sup>;  
 \* La vie est dure pour l'orpheline  
 \* Mais nul ne le voit...  
 \*\* Hormis l'ennemi, riant...  
 \*\* Ris donc, ennemi féroce!  
 \*\* Mais prends garde, car tout trépassé!  
 Seule la gloire ne s'éteindra pas;  
 Elle ne s'éteindra pas, et racontera  
 Ce qui est advenu en ce monde,  
 Qui avait raison, qui avait tort,  
 Et de qui nous sommes les fils.  
 Notre vaillant Holovatyï<sup>47</sup>  
 Ne mourra ni ne s'éteindra...  
 La voici, braves gens, notre gloire,  
 La gloire de l'Ukraine!  
 Sans or, sans joyaux,  
 Avec un discours sans ruse,  
 Mais puissant et véridique  
 Comme la parole du Seigneur.

N'est-ce pas, otaman<sup>48</sup>, notre père ?

Ne chanté-je pas la vérité ?

Hélas, si seulement ! Mais que dire ?

Je n'ai point de lucidité.

\*\* Et de surcroît, la Moscovie est là,

\*\* Tout autour : des étrangers.

« N'y prête pas attention », pourrais-tu dire,

Mais que cela changera-t-il ?

Ils riront du psaume

Que je déverserai de mes larmes ;

Ils en riront... Il est dur, père,

\*\* De vivre parmi ses ennemis !

Je me serais sans doute battu,

Si j'en avais eu la force,

J'aurais chanté, j'avais la voix pour,

Mais cela est du passé.

Quel affreux malheur,

Mon père, mon ami !

J'erre au milieu des neiges et fredonne :

« Ô pré, ne bruis pas<sup>49</sup> ! »

Mais je ne puis plus chanter. Et toi, père,

Comme tu le sais bien,

Les gens te respectent,

Tu as une belle voix.

Chante-leur donc, mon cher,  
 La Sitch, les tombeaux,  
 Quand les a-t-on érigés,  
 Qui y repose.  
 Chante-leur le temps jadis, merveilleux,  
 Qui a été, qui n'est plus.  
 Lance-toi, père,  
 Que l'on entende dans le monde entier  
 Ce qui s'est passé en Ukraine,  
 Pourquoi elle a dépéri,  
 Pourquoi la gloire des Cosaques  
 A resplendi dans le monde entier.

\*\* . . . . .  
 \*\* . . . . . 50

Chante, mon père, aigle cendré!  
 Puissé-je pleurer,  
 Puissé-je revoir mon Ukraine  
 Une fois encore.  
 Puissé-je écouter encore  
 La mer s'agiter,  
 Et la jeune fille, sous le saule,  
 Commencer à chanter *Hryts*<sup>51</sup>.

Puisse mon cœur, en son exil,  
 Sourire une fois encore,

Avant de reposer en une terre étrangère,  
Dans un tombeau étranger.

[1839, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Enguerran Massis

**IVAN PIDKOVA**<sup>52</sup>

À V. I. Sternberg<sup>53</sup>



# I

Il fut un temps, en Ukraine,  
Où les canons grondaient ;  
Il fut un temps où les Zaporogues  
Savaient régner.  
Ils régnaient et gagnaient  
Leur gloire et leur liberté ;

Cela est passé, seules sont restées  
 Des tombes dans la plaine.  
 Hautes sont les tombes  
 Où sombrèrent dans le repos  
 Les corps blancs des Cosaques,  
 Drapés dans une toile écarlate<sup>54</sup>.  
 Hautes sont ces tombes,  
 Noires, semblables aux montagnes,  
 Qui conversent à voix basse, dans la plaine,  
 De la liberté avec les vents.  
 Ces témoins de la gloire des ancêtres  
 Discutent avec le vent,  
 Tandis que leur descendant porte sa faux  
 dans la rosée,  
 En reprenant leur chant.

Il fut un temps, en Ukraine,  
 Où le malheur dansait,  
 Le chagrin s'enivrait à la taverne  
 D'hydromel par seaux entiers.  
 Il fut un temps où il faisait bon vivre  
 En cette Ukraine...  
 Souvenons-nous-en! Notre cœur, peut-être,  
 Connaîtra un répit.



## II

Un nuage noir, venant du liman,  
Couvre le ciel, le soleil.  
La mer bleue, tel un fauve,  
Tantôt geint, tantôt hurle.  
L'estuaire du Dniepr est sous ses flots.  
«Hardis, mes gars, allons !

Tous aux *baidaks*<sup>55</sup> ! La mer s'agite,  
En expédition nous partons ! »

Les Zaporogues se ruèrent,  
Le liman se couvrit de gabares.  
« Agite-toi, ô notre mer », entonnèrent-ils,  
Les vagues crachèrent leur écume.  
Alentour, les vagues se dressent comme des  
montagnes,

On ne voit ni terre, ni ciel.  
Le cœur en défaillance, mais les Cosaques  
En tirent bien leur profit.  
Ils naviguent en chantant,  
La mouette vole...  
Et à l'avant, leur otaman<sup>56</sup>  
Les guide, Dieu seul sait où.  
Il arpente le *baidak*,  
Sa pipe s'éteint dans sa bouche,  
Il observe çà et là,  
En quête d'exploits.  
Ses moustaches retroussées  
Et ses cheveux derrière l'oreille,  
Il leva sa toque, les bateaux se figèrent.  
« Mort à notre ennemi !  
Ce n'est pas à Sinope,

Mes braves otamans,  
 Mais à *Tsargrad*<sup>57</sup>, au sultan,  
 Que nous allons rendre visite ! »  
 — « Bien, otaman notre père ! »  
 Rugit-on alentour.  
 « Je vous remercie ! »  
 Et il remet sa toque.  
 À nouveau,  
 La mer bleue bouillonna ;  
 À nouveau,  
 Le sieur otaman arpente le *baïdak*  
 Et en silence observe les vagues.

[1839, Saint-Pétersbourg]





# LA NUIT DE TARAS<sup>58</sup>

À P. I. Martos<sup>59</sup>



À la croisée des chemins assis,  
Un kobzar joue de la kobza,  
Tout autour, des garçons et des filles,  
Comme des coquelicots en fleur.  
Le kobzar joue et chante longtemps,  
Par ses mots il raconte comment

Les Moscovites, la Horde, les Polonais  
 Se sont battus contre les Cosaques,  
 Comment les gens se sont rassemblés  
 Un dimanche tôt le matin,  
 Comment un Cosaque a été enterré  
 Dans un verdoyant ravin.  
 Le kobzar joue et chante longtemps,  
 À en faire rire le malheur...

\*\* «Il y eut l'époque de l'Hetmanat<sup>60</sup>,  
 \*\* Qui jamais plus ne reviendra!  
 Un nuage se lève du liman<sup>61</sup>,  
 Et un autre des champs,  
 Elle devint fort triste, l'Ukraine —  
 Tel était son destin!  
 Elle devint fort triste, elle pleura  
 Comme un petit enfant.  
 Personne ne vint la sauver...  
 La cosaquerie se meurt,  
 Se meurent la gloire et la patrie,  
 On ne peut rien y faire.  
 Les enfants des Cosaques grandissent  
 Sans être baptisés,  
 Ils s'unissent sans être mariés,  
 On les enterre sans pope,



On vend la foi aux Juifs,  
 On leur ferme les églises !  
 Comme les choucas couvrant les champs,  
 Les Polonais attaquent<sup>62</sup> —  
 Personne pour leur faire face.  
 Nalyvaïko<sup>63</sup> se souleva,  
 Mais son armée périt !  
 Le Cosaque Pavlo<sup>64</sup> se leva,  
 Et subit le même sort !  
 Taras Triassylo s'exclama  
 Avec ces mots amers :  
 « Ô ma pauvre Ukraine,  
 Piétinée par les Polonais !

- \* Ô mon Ukraine, ô mon Ukraine !
- \* Ma mère, ô ma mère !
- \* Quand je pense à toi, ô ma patrie,
- \* Mon pauvre cœur pleure...
- \* Qu'est-il advenu des Cosaques
- \* Et de leurs manteaux écarlates ?
- \* De leur destinée, de leur liberté ?
- \* Des *bountchouks*<sup>65</sup> ? Des hetmans ?
- \* Qu'en est-il advenu ? Ont-ils brûlé ?
- \* La mer bleue aurait-elle
- \* Englouti tes montagnes

- \* Et tes immenses tombeaux ?
  - \* Les montagnes se taisent, la mer s'agite,
  - \* Les tombeaux s'attristent,
  - \* Et les Polonais règnent
  - \* Sur les enfants des Cosaques.
- 
- \* Agite-toi, mer, taisez-vous, montagnes,
  - \* Promène-toi, vent violent, par les champs !
  - \* Pleurez, enfants des Cosaques,
  - \* Tel est votre destin ! »

Taras Triassylo se leva  
 Pour sauver la foi,  
 L'aigle cendré se leva  
 Et en fit voir aux Polonais !  
 Le sieur Triassylo répondit :  
 « Assez pleuré !  
 Allons plutôt, mes chers frères,  
 Nous battre contre les Polonais ! »

Voilà trois jours et trois nuits  
 Que le sieur Triassylo se battait.  
 Du liman à la Troubailo<sup>66</sup>

Le champ se couvrait de cadavres.  
Il s'épuisa, le Cosaque,  
Il s'affligea profondément,  
Et le méchant Koniecpolski  
S'en réjouit infiniment.  
Il rassembla toute la noblesse  
Pour aller bien festoyer.  
Taras rassembla les Cosaques  
Pour leur demander conseil.  
« Otamans, mes amis,  
Mes chers frères, mes enfants !  
Donnez-moi un bon conseil :  
Qu'allons-nous faire maintenant ?  
Nos ennemis polonais fêtent  
Notre grand malheur. »  
— « Qu'ils festoient tant qu'ils veulent,  
À leur bonne santé !  
Qu'ils festoient, les maudits,  
Jusqu'au coucher du soleil,  
Mais la nuit, notre mère, nous portera conseil,  
Et le Cosaque trouvera le Polonais. »

Le soleil se coucha derrière la montagne,  
Les étoiles s'illuminèrent,  
Et les Cosaques, comme un nuage,

Encerclèrent les Polonais.  
 Quand la lune se leva dans le ciel,  
 Le canon tonna,  
 Les seigneurs polonais se réveillèrent —  
 Nul endroit où fuir!  
 Les seigneurs polonais se réveillèrent  
 Et jamais plus ne se redressèrent.  
 Le soleil se leva, les seigneurs polonais  
 Gisaient côte à côte.  
 En vipère rouge  
 L'Alta<sup>67</sup> porte les nouvelles,  
 Pour que les corbeaux volent des champs  
 Dévorer les seigneurs polonais.  
 Ils surgirent, les corbeaux noirs,  
 Et réveillèrent les Polonais<sup>68</sup>,  
 Les Cosaques se rassemblèrent  
 Pour prier Dieu.  
 Les corbeaux noirs croassèrent,  
 En picorant les yeux.  
 Les Cosaques entonnèrent  
 Le chant de cette nuit,  
 De cette nuit sanglante,  
 Qui devint glorieuse  
 Pour Taras et la cosaquerie,  
 Qui endormit les Polonais.

Derrière la rivière, dans un champ immaculé,  
 Un tombeau devient noir,  
 Là où le sang cosaque a coulé,  
 L'herbe verdoie.

Un freux se tient sur le tombeau  
 Et croasse de faim...

- \* Il se souvient, le Cosaque, de l'Hetmanat,
- \* Il s'en souvient et pleure !
- \* Il fut un temps où nous régions,
- \* Mais jamais plus nous ne régnerons !
- \* Cette gloire des Cosaques,
- \* Jamais nous ne l'oublierons !»

Le kobzar, attristé, se tut :  
 Ses doigts ne veulent plus jouer.  
 Tout autour, les garçons et les filles  
 Sèchent leurs larmes.

Le kobzar partit par les rues,  
 Affligé, il se remit à jouer !  
 Autour, des garçons le suivirent,  
 Et lui de leur dire :  
 «Qu'il en soit ainsi !

Restez, enfants, vautrés sur le poêle.  
Affligé, je m'en vais à la taverne,  
Là-bas je trouverai ma femme,  
Je la trouverai, lui offrirai à boire,  
Et je me moquerai de l'ennemi.»

[1838, Saint-Pétersbourg]



Traduit et annoté par Justine Horetska

# NOTES





## « Mes pensées »

1. Un des insignes de la dignité d'hetman (cf. note 30), constitué d'une hampe ornée de crin de cheval et surmontée d'un pommeau doré.
2. Noblesse polonaise.
3. L'aigle bicéphale noir constitua les petites armoiries de l'Empire russe jusqu'en 1917.
4. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ce vers par « Jusqu'à ce que l'on m'enterre ».

## LE KOBZAR ERRANT

5. Le titre original du poème est «Perebendia», mot ukrainien qui signifie «un homme capricieux». Pour autant rien ne vient confirmer ce premier sens du mot dans le poème de T. Chevtchenko. En effet, le protagoniste de ce poème est un barde qui se tient à l'écart des gens et dont la parole prend une dimension sacrée. Ce sont les kobzars qui incarnent le mieux la figure du barde errant. En outre, comme l'atteste le manuscrit autographe de ce poème, T. Chevtchenko voulut changer le titre «Perebendia» en «Kobzar» pour une édition ultérieure. Même si le poème garda finalement son titre initial, cette démarche donne des indications en ce qui concerne le sens que devait véhiculer



le titre du poème que nous traduisons donc par «Le kobzar errant». Par ailleurs, une des strophes du poème semble confirmer notre choix :

Tu fais bien, mon kobzar,  
 Tu fais bien, mon père,  
 D'aller chanter et de parler  
 Sur les tombes!

6. Yevhen Pavlovytch Hrebinka (1812-1848): écrivain et poète romantique ukrainien qui contribua à l'affranchissement du servage de Taras Chevtchenko et qui aida ce dernier à publier son premier *Kobzar* en 1840. Cette dédicace fut supprimée dans les éditions ultérieures de *Kobzar*. «Le kobzar errant» fut probablement écrit sous l'influence du poème «Le barde ukrainien» de Y. P. Hrebinka.

7. Instrument de musique ukrainien à cordes.

8. Chanson populaire ukrainienne, également évoquée dans le poème «À Osnovianenko».

9. Chant historique ukrainien évoquant l'exécution de Sava Tchalyï, Cosaque qui avait initialement participé à la révolte des *haidamaks* contre la *szlachta* et qui était passé du côté des nobles polonais par la suite.

10. Chanson populaire joyeuse.

11. Chanson populaire ukrainienne attribuée à la poétesse semi-légendaire Maroussia Tchourai (1625-1653).



T. Chevtchenko évoqua cette chanson trois fois dans son premier *Kobzar*, à savoir dans les poèmes «Le kobzar errant», «Kateryna» et «À Osnovianenko».

12. Ancien chant rituel slave entonné et joué à l'arrivée du printemps.

13. Chanson populaire à propos d'un Serbe. Le folklore ukrainien en compte plusieurs.

14. Chanson populaire ukrainienne ayant plusieurs variantes textuelles.

15. Ainsi débutent plusieurs chansons populaires ukrainiennes.

16. Chanson lyrique populaire évoquant la parabole biblique du mauvais riche et du pauvre Lazare.

17. Camp militaire et centre administratif faisant office de «capitale» des Cosaques zaporogues. La Sitch, dont l'emplacement changea à de multiples reprises, fut détruite en 1775 sur ordre de Catherine II.

## KATERYNA

18. Vassili Andreïevitch Joukovski (1783-1852): poète russe. Il contribua à l'affranchissement du servage de T. Chevtchenko, qui devint un homme libre le 22 avril 1838. Cette dédicace fut conservée dans les éditions ultérieures,



à la différence de toutes les autres dédicaces du premier *Kobzar*, supprimées par la suite.

19. Terme péjoratif pour désigner un soldat ou un représentant du pouvoir russe et, par extension, un Russe.

20. Il s'agit de la guerre russo-turque de 1828-1829.

21. Diminutif de *Kateryna*.

22. Selon une tradition profondément ancrée dans les mœurs de cette époque, on coupait les cheveux aux jeunes filles qui n'avaient pas su préserver leur honneur et qui avaient mis au monde un bâtard. Par ailleurs, elles avaient obligation de couvrir — en ukrainien *pokryty* (покрити) — d'un fichu leurs cheveux coupés, d'où leur surnom de *pokrytka*. La société de l'époque n'était pas tendre à l'égard de ces filles : elles étaient méprisées, montrées du doigt et le plus souvent rejetées par tous, y compris par leurs familles.

23. Dans la tradition ukrainienne, cet arbuste à fruits rouges est le symbole par excellence de la jeune fille ukrainienne. Il symbolise aussi l'amour et le bonheur, la patrie et la pérennité des générations.

24. Cf. note 11.

25. Négociants ukrainiens principalement connus pour le commerce du sel qu'ils allaient chercher, sur des chariots à bœufs, au bord de la mer Noire et de la mer d'Azov. Leur activité prospéra jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avant



de disparaître au profit des chemins de fer et des routes commerciales, devenus un moyen de transport plus rentable.

26. Chanson de *tchoumaks*.

27. Petite ville près de Kiev par où passait le chemin vers Moscou.

28. Diminutif de Kateryna.

29. Diminutif d'Ivan.

30. Il s'agit de la période allant de 1649 à 1764 pendant laquelle exista l'Hetmanat, l'État ukrainien cosaque dirigé par un hetman, chef suprême des Cosaques. Né à la suite du soulèvement de l'hetman Bohdan Khmelnytsky (1595-1657) contre la Pologne en 1648, l'Hetmanat fut aboli en 1764 par l'impératrice Catherine II.

31. Prénom ukrainien.

32. En russe dans le texte.

33. *Idem*.

34. *Idem*.

35. *Idem*.



## LE PEUPLIER

36. Sœur du peintre P. S. Petrovsky, ami de T. Chevtchenko. Cette dédicace fut supprimée dans les éditions ultérieures de *Kobzar*.

37. Cf. note 25.

38. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ce vers par «Fais ce que je te dis».

39. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça cette strophe par les deux strophes suivantes :

Elle arriva enfin... Une fois lavée, elle but,  
Elle sourit légèrement,  
Elle prit la seconde gorgée et la troisième,  
Sans regarder autour d'elle.

Elle se mit à voler comme sur des ailes,  
Et, en pleine steppe, elle tomba.  
Elle se releva et pleura,  
Puis se mit à chanter.

5

40. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ces deux strophes par la strophe suivante :

Ainsi la jeune fille aux sourcils noirs,  
Après avoir beaucoup pleuré et chanté,  
Devint, comme par enchantement,  
Un magnifique peuplier...



## UNE PENSÉE

41. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ce vers par «Personne à qui parler».

## À OSNOVIANENKO

42. Hryhorii Kvitka-Osnovianenko (1778–1843): écrivain et dramaturge ukrainien, dont l'œuvre marqua T. Chevtchenko avant même qu'il soit affranchi du servage. T. Chevtchenko rédigea le poème «À Osnavianenko» suite à la lecture de l'essai historique *Holovatyi* de ce dernier.

43. Cf. note 17.

44. L'île de Khortytsia, la plus étendue des îles du Dniepr, abrita la première Sitch des Cosaques zaporogues.

45. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ce vers par «Les Zaporogues ne reviendront pas».

46. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko modifia ces deux vers :

L'Ukraine, dépenaillée, orpheline  
Pleure au-dessus du Dniepr.

47. Ce vers fut remplacé plus tard, sans l'accord de T. Chevtchenko, par «Notre fierté, notre chant». Ce changement fut effectué par P. Koulich qui préparait une



nouvelle édition de *Kobzar* en 1860 dans son imprimerie de Saint-Pétersbourg. Le vers initial ne fut jamais restitué par la suite, bien qu'il explique la genèse de ce poème, en renvoyant à l'essai historique *Holovatyï* de H. Kvitka-Osnovianenko.

Antin Andriïovytych Holovatyï (1744-1797): otaman des Cosaques zaporogues. Après la destruction de la Sitch zaporogue par l'impératrice Catherine II en 1775, il joua un rôle déterminant dans l'organisation de l'armée cosaque de la mer Noire, composée d'anciens Cosaques zaporogues. Après avoir participé à la guerre russo-turque de 1787-1792 du côté de l'Empire russe, les Cosaques de cette armée obtinrent le droit de s'installer au Kouban.

48. Titre porté par certains chefs, en usage chez les Cosaques zaporogues.

49. Chanson populaire ukrainienne, également évoquée dans le poème «Le kobzar errant».

50. Ces deux vers censurés n'ont jamais été retrouvés par la suite.

51. Cf. note 11.

## IVAN PIDKOVA

52. Ivan Pidkova (?-1578): chef des Cosaques zaporogues devenu hospodar de Moldavie en 1577. Il lutta contre l'Empire ottoman jusqu'à sa retraite en Ukraine en 1578.





Sur ordre de Stefan Batory, roi de Pologne allié au sultan Murad III, il fut jugé et condamné à mort en 1578, puis exécuté. La participation d'Ivan Pidkova aux expéditions maritimes des Cosaques n'est pas attestée.

53. Vassili Ivanovitch Sternberg (1818-1845) : peintre russe, auteur du frontispice du premier *Kobzar* de T. Chevtchenko.

54. Selon la tradition cosaque, on recouvrait d'une toile rouge les corps des Cosaques tués au combat.

55. Voilier d'une vingtaine de mètres de long sur trois ou quatre de large, le principal moyen de transport fluvial entre les XVI<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Les *baidaks* furent également utilisés par les Cosaques pour leurs expéditions en mer Noire.

56. Cf. note 48.

57. Nom slave de Constantinople.

## LA NUIT DE TARAS

58. Dans ce poème, T. Chevtchenko évoque le soulèvement anti-polonais de 1630 dirigé par l'hetman Taras Fedorovytych, dit Triassylo. Les insurgés, dont le nombre passa de sept cents à plus de trente-cinq mille en peu de temps, établirent un camp fortifié à Pereïaslav. En mai 1630, les troupes de l'hetman de la Couronne Stanislaw Koniecpolski commencèrent le siège du camp sans pour autant parvenir à briser la résistance des Cosaques. En



revanche, les insurgés recueillirent plusieurs succès : ainsi, la nuit du 1<sup>er</sup> juin, ils infligèrent des pertes considérables aux troupes polonaises. Cette nuit resta connue sous le nom de la Nuit de Taras.

59. Petro Ivanovytsch Martos (1811-1880) : propriétaire terrien ukrainien, éditeur du premier *Kobzar* de T. Chevtchenko. Cette dédicace fut supprimée dans les éditions ultérieures de *Kobzar*.

60. Cf. note 30.

61. Liman du Dniepr.

62. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ce vers par « Les Polonais et les uniates attaquent ».

63. Severyn Nalyvaïko (?-1597) : un des chefs cosaques des révoltes populaires en Ukraine et en Biélorussie en 1594-1596.

64. Pavlo Bout, dit Pavliouha ou Pavliouk (?-1638) : hetman qui dirigea un soulèvement anti-polonais en 1637. Dans le poème de T. Chevtchenko, il s'agit d'un anachronisme, car le soulèvement de Pavlo Bout avait suivi, et non pas précédé, celui de Triassylo.

65. Cf. note 1.

66. Nom populaire de la rivière Troubij, un affluent du Dniepr qui traverse la ville de Pereïaslav.



67. Affluent de la Troubij.

68. Dans les éditions ultérieures, T. Chevtchenko remplaça ce vers par « Et réveillèrent les seigneurs ».





# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
« Mes pensées ».....	13
Le kobzar errant.....	19
Kateryna.....	27
Le peuplier.....	67
Une pensée.....	81
À Osnovianenko.....	87
Ivan Pidkova.....	95
La Nuit de Taras.....	103
Notes.....	113





Les Éditions Bleu & Jaune  
102, avenue des Champs-Élysées  
75008 PARIS

[www.editionsbleuetjaune.fr](http://www.editionsbleuetjaune.fr)  
[contact@editionsbleuetjaune.fr](mailto:contact@editionsbleuetjaune.fr)

ISBN : 979-10-94936-00-9

Maquette : Nadja Lauriot Prevost  
Corrections : [www.enviedecrire.com](http://www.enviedecrire.com)

Dépôt légal : août 2015

**Cet ouvrage a été imprimé par  
CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée  
en février 2017**

**N° d'impression : 140226**

**Imprimé en France**



TARAS CHEVTCHENKO

# K O B Z A R

Taras Chevtchenko (1814-1861), considéré aujourd'hui comme le plus grand poète de langue ukrainienne, a laissé un héritage poétique important, à la fois complexe et étonnamment vivant : réuni sous le titre de *Kobzar*, il compte 248 poèmes et 1 500 pages environ. Mais lorsqu'en 1840 paraît son premier *Kobzar*, il n'a que huit poèmes, à savoir «*Mes pensées*», «*Le kobzar errant*», «*Kateryna*», «*Le peuplier*», «*Une pensée*», «*À Osnovianenko*», «*Ivan Pidkova*» et «*La Nuit de Taras*».

L'histoire de la publication du premier *Kobzar* est particulièrement intéressante, car il existe deux versions de cette première édition, dites censurée et non censurée, publiées simultanément à Saint-Pétersbourg en 1840. Le présent ouvrage tient compte de ces deux versions.

Traduit de l'ukrainien et annoté par Darya Clarinard,  
Justine Horetska, Enguerran Massis, Sophie Maillot  
et Tatiana Sirotschouk

TARAS CHEVTCHENKO

# K O B Z A R

Taras Chevtchenko (1814-1861), considéré aujourd'hui comme le plus grand poète de langue ukrainienne, a laissé un héritage poétique important, à la fois complexe et étonnamment vivant : réuni sous le titre de *Kobzar*, il compte 248 poèmes et 1 500 pages environ. Mais lorsqu'en 1840 paraît son premier *Kobzar*, il n'a que huit poèmes, à savoir «*Mes pensées*», «*Le kobzar errant*», «*Kateryna*», «*Le peuplier*», «*Une pensée*», «*À Osnovianenko*», «*Ivan Pidkova*» et «*La Nuit de Taras*».

L'histoire de la publication du premier *Kobzar* est particulièrement intéressante, car il existe deux versions de cette première édition, dites censurée et non censurée, publiées simultanément à Saint-Petersbourg en 1840. Le présent ouvrage tient compte de ces deux versions.

**Autoportrait de  
Taras Chevtchenko, 1840**

www.editionsbleuetjaune.fr  
102, avenue des Champs-Élysées  
75008 PARIS

18,00 €  
prix valable en France

